

LINE
GAUDREULT

LA
**DERNIÈRE
PEINE**

ROMAN

vib éditeur

La dernière peine
de Line Gaudreault
est le neuf cent trente-cinquième ouvrage
publié chez
VLB ÉDITEUR

VLB éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour son programme d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

LA DERNIÈRE PEINE

Line Gaudreault

LA DERNIÈRE PEINE

roman

v1b éditeur

Une compagnie de Quebecor Media

VLB ÉDITEUR

Groupe Ville-Marie Littérature inc.
Une compagnie de Quebecor Media
1010, rue de La Gauchetière Est
Montréal (Québec) H2L 2N5
Tél. : 514 523-1182
Télé. : 514 282-7530
Courriel : vml@sogides.com

Maquette de la couverture: Martin Roux
Photo de la couverture: Faye Brenner

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Gaudreault, Line, 1959-

La dernière peine: roman
(Roman)

ISBN 978-2-89649-100-1

I. Titre.

PS8613.A93D47 2011 C843'.6 C2010-942534-0

PS9613.A93D47 2011

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS :

- Pour le Québec, le Canada et les États-Unis:
LES MESSAGERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1237
Télé. : 450 674-6237
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
- Pour l'Europe:
Librairie du Québec / DNM
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris
Tél. : 01 43 54 49 02
Télé. : 01 43 54 39 15
Courriel : direction@librairieduquebec.fr
Site Internet : www.librairieduquebec.fr

Pour en savoir davantage sur nos publications,
visitez notre site : www.edvlb.com

Autres sites à visiter : www.edhexagone.com • www.edtypo.com
www.edjour.com • www.edhomme.com • www.edutilis.com

© VLB ÉDITEUR et Line Gaudreault, 2011
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2011
Bibliothèque et Archives Canada
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-89649-100-1

*À la mémoire de Michèle Leblanc,
décédée le premier jour de décembre 2008,
après un combat déloyal contre un cancer fulgurant.
Notre correspondance électronique a ponctué cette histoire
d'états d'âme partagés à distance,
via nos claviers grésillant d'insomnie dans la lumière frileuse
des aubes de novembre.*

*Comme le personnage de ce roman, elle savait son combat perdu.
«JE NE VEUX PAS MOURIR», m'écrivait-elle en majuscules.
Jamais je n'oublierai ce dernier courriel
tombé à la croisée de la nuit et du petit matin,
à l'heure où les esprits s'emballent et se déballent.*

Je conteste la légitimité des guerres,
La justice qui tue et la mort qui punit,
Les consciences qui dorment au fond de leur lit,
La civilisation au bras des mercenaires.

GEORGES MOUSTAKI,

Déclaration

PROLOGUE

Le sceau du chagrin

Alma, 13 octobre 1956

Tu poses toujours la même question. Je ne peux pas te répondre.

Je t'ai acheté un bel habit. Tu vas être beau. Chic.

Je ne les laisserai pas t'enterrer là-bas. Tu reviendras chez nous.

Je garde espoir. Ta peine pourrait être commuée à la dernière minute. Ça s'est vu.

Je pense à toi jour et nuit.

Ta petite sœur s'ennuie, Laurette est trop jeune pour comprendre.

Ta mère qui t'aime XXX

Au dos de la carte postale à l'effigie de l'hôtel Royal, des pâtés d'encre délavés par les larmes tombées entre les mots.



Prison de Bordeaux, 31 octobre 1956

J'ai la chienne.

Arrangez ça comme vous pensez pour mon enterrement.

Rendu là, ça ne me fera plus mal.

La seule chose que je veux savoir avant de mourir, vous ne voulez pas me la dire.

Juste son nom. Ne me laissez pas partir sans savoir.

Embrassez Laurette pour moi. Vous me manquez.

Raymond XXX

Sur du papier d'écolier, des lettres tracées à la mine de plomb, incertaines sur les lignes, enfermées dans les marges, soumises à la censure carcérale.



Grrrr! Bernadette lèche méticuleusement le mince filet de sang qui déchire son pli palmaire. Elle secoue la main et laisse échapper un chaste juron du bout de ses petites lèvres gercées. Elle enfle ses gants de coton pour terminer sa besogne. Tout le courrier de la ville transite entre ses doigts menus. Depuis quelques semaines, au bureau de poste d'Alma, mademoiselle Simard a noté une interruption de la correspondance entre la mère et son fils condamné. La maîtresse de poste en déduit que peut-être un événement inattendu se prépare, un nouveau sursis probablement.

Curieuse, elle révisé tous les jours attentivement les piles d'enveloppes et le dos des cartes postales. Elle s'en voudrait s'il fallait que l'une d'elles en provenance et à destination de la prison de Bordeaux échappe à la vigilance de son œil alerte. Le dernier envoi qu'elle a vu passer tenait à quelques lignes sur une carte de l'hôtel de la côte du Royal et ne répondait toujours pas à la fameuse question. Car il y a dans ces échanges

entre la mère et son fils une question qui demeure sans réponse de carte en carte. Une question que Bernadette Simard cherche à découvrir depuis des mois. Un mystère qu'elle aimerait percer avant le jour fatidique.

Comme plusieurs citoyens, mademoiselle Simard déplore ce calvaire insoutenable que subit le clan Gagnon depuis plus d'un an. Lorsque le facteur rassemble les lettres à livrer dans le secteur de la côte du Royal et du quartier avoisinant, elle ne manque pas de lui faire part de son constat. Elle attire son attention sur le fait qu'il n'y a toujours rien pour la rue du Pont-Tranquille et que cette absence de courrier l'inquiète un peu dans les circonstances.

Comme tous les matins, le facteur taquine la vieille fille en lui suggérant de faire fi de ses déductions et d'envisager plutôt de délester son bas de laine pour faire une offre sur le treize. Elle plisse alors les paupières et le foudroie du regard en lui enjoignant de la laisser mener ses affaires comme elle l'entend. Elle prend soin d'ajouter que cette maison est vouée à la ruine, que pour rien au monde elle n'y investirait le moindre sou de ses économies. L'homme rouquin amorce son itinéraire l'œil moqueur, satisfait d'avoir encore réussi à la faire mordre à ses railleries. Il s'engage d'un pas pesant en direction du pont et débute du côté des numéros impairs. Toujours, il reprend son souffle devant la grande maison vide, voisine de l'hôtel.

CHAPITRE PREMIER

À l'ombre de l'hôtel

Un rideau de soleil frileux chatouille le gravier humide. Les fragments de granit scintillent dans l'entrée de la sinistre maison de briques rouges de la côte du Royal. Le faisceau de rayons étincelle dans le voile de novembre tel un phare braqué sur un drame encore incompréhensible pour la petite communauté. Solidement campée à l'ombre du plus gros établissement hôtelier de la ville d'Alma, la maison se laisse caresser par les regards curieux des clients de la taverne de l'hôtel Royal qui la domine sur sa droite. Du bar, la vue balaye la cour, souillée de bouteilles vides et de feuilles mortes tombées des grands peupliers bordant le hangar. Des fientes de pigeons constellent les vitres tapissées de papier journal. À l'abri de la curiosité des passants, l'intérieur agonise depuis des mois sous le poids de sa mauvaise réputation. Sur les portes, des affiches bien en évidence annoncent pourtant sa vente à bon prix avec la mention : « Toute offre raisonnable sera considérée. »

« Vous verrez, elle finira par se vendre pour une bouchée de pain et vous vous en mordrez les doigts. Si seulement j'avais un peu d'argent... », répète le serveur à sa fidèle clientèle constituée de journaliers des usines de pâtes et papiers et

d'aluminium de la petite ville industrielle. Les discussions sur le sort de la propriété à l'abandon reprennent alors de plus belle. Les spéculations papillonnent des tables aux urinoirs, butinant ça et là de sombres prédictions, dénudant l'immeuble de sa brique sous le pic des démolisseurs afin de débarrasser définitivement la ville des relents d'une sordide affaire.

Les buveurs s'entendent pour affirmer que seules l'insouciance ou l'ignorance d'une personne étrangère à la région pourraient insuffler une nouvelle vie à la maison désertée, stigmatisée par un crime scandaleux. La population locale a condamné le bâtiment à étouffer ses secrets et personne ne souhaite risquer sa réputation en emménageant à une adresse cataloguée dans toute la ville comme le théâtre d'un meurtre épouvantable. Seule la lumière du jour se risque à luire sans distinction au 13, côte du Royal, tant sa renommée s'assombrit à mesure que décline l'automne de 1956.

Incapable d'y remettre les pieds, le mari de la victime, Ludovic Tremblay, a confié à son ami et tenancier de l'hôtel voisin le soin de vider les lieux après le drame. Il lui a demandé de sortir tous les meubles et de les vendre à des propriétaires de chalets. Le veuf tient mordicus à ce qu'aucun objet ne lui rappelle l'assassinat de sa femme. Il a voulu effacer cet épisode noir venu faire bifurquer sa trajectoire de vie jusque-là rectiligne. Cette histoire lui ronge pourtant la conscience. Sa prestigieuse renommée dans la communauté des affaires s'effrite dangereusement à cause du procès qui a laissé bien des questions en suspens, et en raison de son lien filial avec le meurtrier.

Bien que les vêtements et les effets personnels de sa femme aient été brûlés jusqu'aux plus soyeuses petites culottes, la colère de Ludovic ne s'éteindra qu'avec la dernière pulsation de l'assassin. Il attend le jour du châtement. Plusieurs citoyens partagent cette envie de vengeance. À leur avis, l'âme

de la victime ne pourra trouver de repos que lorsque la sentence sera exécutée. Dans un pareil cas, l'accomplissement de la justice des hommes passe par la mise à mort du responsable, fût-il jeune et impulsif.

Immortalisées sur photos, les images de la scène du crime n'ont survécu que sur la pellicule des enquêteurs de la police provinciale et dans les souvenirs des témoins. L'endroit astiqué à fond après les événements n'exhibe plus aucune trace du meurtre. Dans l'écho du vide, des moutons de poussière s'entassent dans les pièces fermées que l'air du dehors ne pénètre plus depuis la fin du procès. Personne en ville n'a montré d'intérêt pour l'acquisition de la propriété maudite. Le facteur peut bien s'amuser à faire grincer mademoiselle Simard en lui suggérant d'investir, il sait pertinemment qu'un nuage noir enrobe les lieux, même en plein soleil. Cette maison n'a plus aucune valeur marchande. Au mieux, le propriétaire de l'hôtel pourrait y voir une possibilité d'agrandir son stationnement. Et encore.

Au premier, le petit logement, autrefois occupé par un couple âgé, essuie le même abandon. Chassés par la peur des commérages, les locataires ont rompu leur bail, inquiets à la pensée que cette mystérieuse histoire se soit tramée sous leurs pieds sans même qu'ils n'en soupçonnent l'ampleur. Après plus d'un an, le périmètre se trouve totalement déserté, sans vie, exposé à toutes les mises en scène des clients de la taverne qui ne ratent pas une occasion de fabuler à propos de son avenir.

Dans la grande galerie de bois qui longe la côte, des chats errants s'aventurent sans que personne ne leur tire la chevillette. Un nid d'hirondelle accroché à la façade aiguise leur patience. Le gris lustré des planches parsemées d'excréments d'oiseaux explique leur présence assidue et leurs miaulements lancinants. Les jeunes gens du quartier n'osent pas vandaliser les lieux car la clientèle de la taverne se renouvelle

au rythme des quarts de travail des usines, assurant ainsi une surveillance quasi constante. Impossible d'y fracasser une vitre sans risquer de se faire tirer les oreilles sur-le-champ.

Avant le drame, les habitués du débit de boissons s'égayaient pourtant à l'idée d'apercevoir la séduisante madame Tremblay en train de suspendre ses plus beaux sous-vêtements sur la corde à linge pour alimenter leurs fantasmes. Ce petit jeu complice les avait divertis pendant des années. Ces moments d'exhibitions volontaires avaient fini par imbiber leur routine. Ils aimaient voir la dame causer avec sa perruche, marcher langoureusement vers le hangar avec l'oiseau perché sur son pouce en déambulant telle une déesse enveloppée dans des peignoirs vaporeux. Les fins de semaine, ils devinaient, dans l'ombre des rideaux du salon, la forme de danseurs qui s'élançaient sur les notes des derniers microsillons à la mode. Un loisir défiant les bonnes mœurs que la charmante madame Tremblay s'autorisait à pratiquer sans gêne dans l'intimité de son logement, bravant ainsi la morale de l'église catholique que de plus en plus de jeunes défiaient. La blonde dame s'accommodait parfaitement des absences répétées de son homme. Son public de la taverne la réconfortait sur son pouvoir de séduction sans compromettre son statut d'épouse exemplaire. Ce stratagème allégeait sporadiquement le poids de sa solitude. Elle se faisait un devoir d'honorer sa renommée de reine de beauté, du printemps à l'automne, chaque fois que la température pouvait justifier sa présence sur le terrain.

Cette percée de soleil dans le gris de novembre ramène à l'esprit des clients de la taverne des souvenirs de la morte en des temps plus heureux, lorsque la vie coulait des jours innocents, leur laissant tout le loisir d'imaginer la belle quadragénaire dans d'autres tissus que le crêpe d'un cercueil. L'endroit

figé dans le décor automnal glace maintenant leurs fabulations. Sans sa jolie propriétaire, il a perdu tout son lustre. Privés de leur muse, les hommes se sentent orphelins.

Ils observent le facteur qui tire la langue, accoudé à la rampe. La présence d'un véhicule inconnu qui tourne dans l'entrée interrompt leurs pronostics. Un homme maigrichon, le regard dissimulé derrière d'épaisses lunettes à monture noire, descend de l'automobile d'un pas décidé. Il adresse quelques mots à l'employé des postes qui hoche la tête de haut en bas. L'homme fait un tour complet du bâtiment. Il scrute l'intérieur sur le seuil arrière dont la porte moustiquaire n'a pas été retirée pour l'hiver et gêne le coup d'œil. Il glisse ses doigts minuscules sur les vitres encrassées par les bourrasques automnales qui charrient la poussière des copeaux de l'usine de pâtes et papiers et inscrit deux lettres que les clients distinguent comme un T et un V.

– Tiens, un excentrique qui s'amuse à laisser ses empreintes dans les fenêtres, c'est plutôt louche, vous ne trouvez pas? Ce sont peut-être ses initiales? Théodore Vendette? Ti-clin Villeneuve? (Les clients s'esclaffent.) S'il s'agit d'un acheteur, mes amis, je n'ai pas l'impression qu'il soit sérieux. Un curieux, faut croire! Attiré par la bonne affaire sans doute... Il déchantera vite quand il apprendra la vérité, s'exclame un client qui masse sans cesse les ailes de son nez veineux dont la couperose étale sa fidélité à la bouteille.

– Il n'est pas d'ici, c'est certain. Je n'ai jamais vu ce gars-là dans les parages. Regarde-le, on dirait qu'il évalue la hauteur du toit et les dimensions de la cour arrière. Il examine l'hôtel de haut en bas. C'est vrai qu'une grosse structure juste à côté, c'est un pensez-y bien. De quoi décourager un acheteur. Il m'a l'air plus sérieux qu'on ne le pense. Regardez, les gars, il monte l'escalier de l'appartement. Si ma femme le voyait avec sa fourche aux genoux, elle lui imposerait les bretelles!

TABLE

PROLOGUE	
Le sceau du chagrin	II
CHAPITRE PREMIER	
À l'ombre de l'hôtel	15
CHAPITRE II	
Seul à sa table	37
CHAPITRE III	
Des cailloux dans la rivière	60
CHAPITRE IV	
L'enfant aux yeux noirs	82
CHAPITRE V	
La mauvaise porte	100
CHAPITRE VI	
Prendre le large	119
CHAPITRE VII	
Aller simple pour Bordeaux	151
CHAPITRE VIII	
Soir de cendres	181
CHAPITRE IX	
Le gardien de nuit	211

CHAPITRE X	
Signature génétique	234
CHAPITRE XI	
Le couloir des regrets	260
CHAPITRE XII	
Mémoire vivace	287
ÉPILOGUE	
13 juillet 1976	327

Cet ouvrage composé en Garamond corps 13 a été achevé d'imprimer au Québec
le six janvier deux mille onze sur papier Enviro 100 % recyclé
pour le compte de VLB éditeur.





1956. À Montréal, dans une cellule de la prison de Bordeaux, Raymond, un jeune condamné à mort, attend son exécution. Dans la petite ville d'Alma, Émilien Comeau se promène à la recherche d'une maison à vendre. Il souhaite y établir son entreprise d'installation d'antennes de télévision, la nouvelle distraction favorite des Québécois. Les visites s'enchaînent, rythmées par les rencontres d'Émilien avec les gens du coin qu'il trouve bien sympathiques. Lorsqu'il a le coup de foudre pour le 13, Côte du Royal, chacun le met en garde contre l'acquisition de cette maison où s'est déroulé un crime sordide. Peu à peu les langues se délient, Émilien fait la connaissance des membres de la famille de Raymond, et reconstitue le parcours qui a conduit le jeune homme à assassiner sa tante avec qui il avait une liaison. Mais Raymond est-il le seul responsable de la fin tragique de sa tante ? Mérite-t-il vraiment le sort qui lui est réservé ?

L'auteure reconstitue magnifiquement l'atmosphère des années 1950, époque charnière où la modernité suscite l'enthousiasme et l'optimisme, mais où les valeurs conservatrices régissent encore les comportements. L'affaire Coffin divise l'opinion publique et déclenche les passions, mais les criminels sont encore condamnés à mort. C'est dans ce contexte que *La dernière peine* plonge le lecteur dans les turbulences d'une affaire criminelle au sein d'une petite communauté tissée très serrée.

Line Gaudreault vit à Alma où elle a travaillé comme journaliste et animatrice. Elle dirige depuis plusieurs années deux stations de télévision locales au Lac-Saint-Jean. Après *Le procès d'Emily*, paru en 2006, *La dernière peine* est son deuxième roman.

